

FURIEUSE DE CE TEMPS PERDU et de cette impression initiale désastreuse, Esperanza filait sur les boulevards parisiens en maugréant et tapa même le volant de rage, provoquant comme une décharge au bout de ses doigts.

Par la vitre baissée au maximum, l'air nocturne s'engouffrait dans l'habitacle et giflait son visage juvénile, séchant la tension accumulée sur sa peau mate. Son carré brun réuni en chignon laissait échapper quelques mèches qui volaient de plus belle quand elle enfonçait l'accélérateur.

Elle n'avait pas présagé une telle entrée en matière. Elle n'était pas habituée à commettre ce genre d'erreur ; elle qui planifiait tout, organisait sa vie comme une maniaque, anticipait le moindre détail pour ne plus jamais rien laisser au hasard.

En se remémorant l'appel du central, elle fut convaincue que ce malentendu n'était pas de son fait ; elle réussit à tempérer sa colère en même temps qu'elle réduisit sa vitesse.

Gyrophare épileptique et sirène hurlante, la jeune flic traversa l'Est parisien et ses quartiers en pleine mutation. Grâce aux investissements pour le développement du Grand Paris

qui s'étendait maintenant jusqu'à des municipalités limitrophes comme Clichy ou Asnières-sur-Seine au nord, mais aussi Les Lilas ou Montreuil à l'est, le centre de la capitale glissait lentement vers des arrondissements populaires longtemps négligés, et certains secteurs étaient déjà en plein essor. C'était notamment le cas du XIX^e et du XX^e, qui se métamorphosaient de jour en jour ; Esperanza s'en fit la remarque en longeant la Rotonde près du bassin de la Villette, où quelques fêtards alcoolisés s'aggloméraient sur la place Stalingrad.

Dans l'avenue Secrétan, elle slaloma entre deux véhicules, avant de se garer à l'angle avec la rue Manin.

Deux flics en uniforme tenaient l'entrée de ce côté-ci des Buttes-Chaumont et en barraient l'accès à une équipe de reporters apparemment partis pour faire des heures sup' toute la nuit. Le journaliste tentait de négocier quelques infos, tandis que son cadreur filmait des plans à la sauvette.

Une fois son identité vérifiée, Esperanza s'engagea dans l'immense parc vallonné de vingt-cinq hectares, vidé de ses visiteurs. Malgré l'heure avancée – 23 heures 38 à sa montre – et la nuit noire, elle se surprit à penser qu'elle n'avait jamais vu les fameuses Buttes désertes bien qu'elle soit une habituée des lieux ; et le calme qui y régnait maintenant – loin des masses de joggeurs, flâneurs ou promeneurs de la journée – dégageait une atmosphère surréaliste, comme si elle s'apprêtait à entrer dans une autre dimension.

Au croisement avec l'avenue de la Cascade, elle quitta le chemin balisé, selon les indications des flics de l'entrée, et dévala la pelouse à pic en direction du lac – toujours invisible derrière un mélange de feuillus hauts et denses.

Son pied glissa subitement sur l'herbe sèche et elle se rattrapa in extremis. Elle marmonna une insulte en se redressant, et descendit le reste de la pente avec plus de précaution.

En contournant le grillage en contrebas, elle perçut l'activité derrière les arbres, une centaine de mètres plus loin. À chaque pas, elle se faisait de plus en plus sonore. Quand la jeune flic s'approcha du sous-bois, avec une vision enfin dégagée sur le lac et ses alentours, elle fut étonnée de découvrir la logistique déjà en place.

Des cordons de sécurité couraient sur des dizaines de mètres autour du plan d'eau. Des techniciens avaient installé de puissants projecteurs pour faciliter les fouilles. Plusieurs équipes s'activaient, concentrant leurs recherches sur la rive sud. Même la police scientifique avait investi les lieux, ses membres en combinaisons blanches et masques de protection concentrés sur des prélèvements. Plus à l'ouest, on trouvait une unité cynophile avec des fusiliers marins ; ils se tenaient en cercle et leurs chiens aboyaient en direction de la berge. Au fond du tableau, Esperanza aperçut le chef de la brigade criminelle Jean-Jacques Giesbert en pleine discussion avec deux hommes.

Elle s'engagea vers eux sans hésiter.

— Ah ! Lieutenant Doloria ! lança Giesbert en la remarquant.

— Excusez-moi, chef, rétorqua-t-elle en arrivant à leur niveau. Il y a eu un malentendu et...

— Oui, oui, nous sommes au courant de votre petite visite à l'hôtel, abrégé le patron de la criminelle. Je vous présente le commandant Patrice Dorival, enchaîna-t-il en lui désignant un homme d'une cinquantaine d'années à la mèche grise impeccable.

Au garde-à-vous, Esperanza le salua en le fixant dans les yeux.

— Bienvenue parmi nous, lieutenant, annonça Dorival.

— Et voici le capitaine Manuel de Almeida, c'est avec lui que vous ferez équipe, poursuivit Giesbert en présentant le deuxième homme.

Esperanza leva les yeux vers celui avec qui elle passerait dorénavant la majeure partie de son temps.

Elle lui donnait une quarantaine d'années, peut-être un peu moins. Grand et svelte, il avait les traits fins et le visage rasé de frais ; ses yeux bleu acier et les vagues poivre et sel qui lui barraient le front lui donnaient une certaine allure. À l'instar de Dorival, il portait bien le costume et dégageait beaucoup de confiance.

— Capitaine de Almeida, c'est un honneur d'intégrer la brigade et de travailler à vos côtés, déclara Esperanza sur un ton un peu trop solennel qui fit sourire son nouveau partenaire.

— Un honneur, je ne sais pas, rétorqua-t-il, mais on est maintenant dans le même bateau. Et j'espère que vous avez l'estomac bien accroché, parce que vous n'avez pas choisi la facilité en nous rejoignant.

Esperanza gonfla malgré elle ses poumons pour se grandir et jugea aussitôt cela arrogant.

— Le capitaine de Almeida est l'un de nos meilleurs éléments, lieutenant, intervint Giesbert quand elle reprit une posture plus naturelle. Il va vous apporter tout ce qu'il vous manque de pratique, et vous allez former un duo redoutable, je n'ai aucun doute là-dessus.

Almeida attira l'attention de ses deux supérieurs et ils firent quelques pas pour une discussion plus confidentielle, abandonnant Esperanza au milieu de toute cette agitation.

Elle pivota sur elle-même, balaya de nouveau le secteur des yeux. Des techniciens étaient allongés dans le sous-bois ; des dizaines de flics inspectaient le périmètre avec des lampes torches.

Elle ne comprenait toujours pas la raison de toute cette effervescence, quand on cria derrière elle :

— On est prêts à plonger !

Les chiens avaient détecté une présence au fond du lac ; ils aboyaient en direction de leur cible, comme enragés.

La zone se concentrait contre la rive ouest et les fusiliers marins s’y jetèrent sans tarder.

Moins d’une minute après, l’un des plongeurs refit surface en signalant le fond de l’eau. Esperanza ne saisit pas tout de suite de quoi il retournait, mais elle comprit que quelque chose clochait.

Quand ils remontèrent le corps, il était si abîmé que la plupart des hommes détournèrent le regard et affichèrent des mines de dégoût.

C’était une jeune femme, totalement nue.

Sa peau était diaphane, d’une pâleur irréaliste.

L’immersion l’avait fait gonfler, mais son cou l’était plus encore.

Elle avait le visage si défoncé qu’il ne ressemblait plus à un visage, il n’était en tout cas plus identifiable.

Des coupures profondes lui barraient la poitrine. Ses mains avaient été sciées au niveau des poignets.

Sa découverte provoqua une onde de choc immédiate ; l’importante logistique déployée fut quasiment doublée et le périmètre ressembla rapidement à un hall de gare à l’heure de pointe.

Quand l’équipe du légiste débarqua au grand complet, une cinquantaine de flics grouillaient autour du lac.

Penché au-dessus de la dépouille et l’examinant avec la plus grande minutie, le docteur Simon Boissard diagnostiqua une fracture de l’os hyoïde due à un étranglement, corroborant l’asphyxie comme cause probable de la mort. Une mort qui remontait à plus ou moins quarante-huit heures selon sa première estimation ; la future autopsie permettrait d’affiner le créneau.

En ce qui concernait les mutilations – vraisemblablement perpétrées dans le sous-bois où s’activait toujours la police scientifique (on y avait déjà retrouvé des lambeaux de chair, des bouts de cartilage et une dizaine de dents éclatées) –, elles avaient été effectuées post mortem, mais là encore, il faudrait attendre les résultats de l’autopsie pour en être certain (l’immersion pouvant altérer les premières analyses).

Ses yeux en amande légèrement plissés, Esperanza observait attentivement les manipulations du légiste principal tout en s’interrogeant sur sa présence – l’un de ses adjoints n’aurait-il pas suffi ? –, et jugea que cette affaire devait revêtir une importance particulière pour nécessiter autant de moyens et d’investissements.

Le photographe judiciaire acheva de prendre ses clichés sous les indications de Boissard, puis Almeida autorisa l’équipe du légiste à emporter le corps à la morgue.

Les différentes unités s’activaient toujours dans le périmètre quand Almeida s’éloigna discrètement en remontant vers les feuillus ; Esperanza le vit s’isoler à l’abri d’un chêne, mettre les mains sur les hanches et faire quelques pas dans l’obscurité, comme à la recherche d’un second souffle.

Après un instant, il réapparut en allumant une cigarette et se dirigea droit sur elle.

Il la dépassa et lui lança sans même la regarder :

— Allez, en route !

— Pardon ? rétorqua-t-elle.

Mais il ne répondit pas et poursuivit son chemin en grim pant vers la route balisée.

Esperanza se frotta les paupières, baissa les yeux vers le lac (les fusiliers marins étaient toujours en train de le draguer), puis pivota vers Almeida qui s’éloignait.

Elle lui emboîta le pas.